

Festival international du film sur l'art de Montréal 2005 **De l'art à tout vent**

Luc Chaput

Number 237, May–June 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47936ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, L. (2005). Festival international du film sur l'art de Montréal 2005 : de l'art à tout vent. *Séquences*, (237), 6–6.

MANIFESTATIONS

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART DE MONTRÉAL 2005 DE L'ART À TOUT VENT

Le 23^e FIFA présentait cette année 270 films issus de 25 pays. Un concours de circonstances ne m'a malheureusement pas permis d'en voir autant que je l'aurais voulu. Mes commentaires sur la compétition de 50 œuvres et le palmarès donné par le jury en seront donc réduits. Je n'ai vu qu'un des deux films gagnants ex aequo du Grand Prix, *Notes interdites*, scènes de la vie musicale en Union soviétique de Bruno Monsiegeon.

Luc Chaput

Ce spécialiste de l'histoire musicale nous avait déjà donné dans son immense **Richter, l'insoumis** un regard semblable sur cette même époque que traitait d'ailleurs très bien, dans un style tout aussi télévisuel, le **Khachaturian** de Peter Rosen, présenté il y a peu d'années à ce même festival. En compétition, le meilleur film que j'ai vu et auquel j'aurais accordé le Grand Prix, pour l'ampleur et la maîtrise de son sujet, est **Dutch Light** du réalisateur néerlandais Pieter-Rim de Kroon. Pour répondre à certaines questions — la lumière de la peinture hollandaise est-elle différente ? est-elle due à la lumière naturelle de ces contrées ? cette lumière naturelle a-t-elle changé depuis l'époque de Vermeer, Rembrandt ou même Van Gogh ? —, le réalisateur fait appel à divers spécialistes, qu'ils soient peintres, historiens de l'art ou astrophysiciens, en plus de demander à des quidams ce qu'ils en pensent. L'ensemble est instructif, étonnant même par les réflexions qu'il amène sur l'histoire de l'art, sur la lumière diffuse et sur la diffusion d'un certain goût. Le film est de plus rythmé par une prise de vue sans cesse répétée, à tous les jours, pendant un an. Cette captation de la lumière en ce point précis nous interpelle d'une autre façon.



Dutch Light

Je suis d'accord, par ailleurs, avec le Prix du jury décerné à *The Cost of Living* du Britannique Lloyd Newson, mettant en vedette le DV8 Physical Theatre qu'il dirige dans ce mélange de fiction humoristique et de documentaire surprenant où des danseurs vaquent à leurs occupations les plus simples ou présentent des mini-spectacles de manière originale.

Que le jury n'ait pas donné son Prix du meilleur film éducatif à **Tall: The American Skyscraper and Louis Sullivan** de

Manfred Kirchheimer m'étonne. Rarement un film sur l'histoire de l'architecture moderne m'a autant séduit par son alliage de documents fort variés, trouvés à diverses sources, avec un commentaire docte et passionné en faveur d'un architecte que certains ont réussi malheureusement à écarter. Le film de Donald Winkler sur Moshe Safdie, qui a remporté le prix, était plutôt un portrait laudatif qu'un film éducatif.

Dans ce festival qui ne cesse de s'ouvrir à toutes les formes d'art, populaires ou nobles, qui nous informe, mais sans pédanterie, à la fois sur le design de produits de consommation courante (*Le Bic Cristal*) et sur Salvador Dali, esprit scientifique (*Dali Dimension*), l'on peut aussi découvrir des films sur des artistes qui ne se croyaient pas tels. Orphelin américain élevé à la dure dans les institutions, homme solitaire, concierge vivant d'un maigre salaire, Henry Darger a écrit un roman fantaisiste, *In the Realms of The Unreal* dont il a dessiné aussi les 15 000 pages. De cette œuvre complètement inconnue à la mort de Darger en 1973, la cinéaste américaine Jessica Yu nous relate, dans une narration faite avec émotion par la jeune Dakota Fanning, la création dans son *In the Realms of the Unreal* qui, à partir du cas de cet artisan invisible, refait l'histoire de ces sans-grade qui peuplent aussi le monde de l'art.

Dans les œuvres consacrées au cinéma, les plus intéressantes parmi celles que j'ai pu voir étaient **Dennis Hopper: The Decisive Moments** du Néerlandais Thom Hoffman et **Alec Guinness: A Secret Man** de David Thompson. Interviewé par le réalisateur à l'occasion du vernissage d'une exposition qui lui est consacrée, Hopper, acteur, cinéaste, photographe et collectionneur d'art, répond souvent franchement aux questions, même s'il peut être plus ou moins contredit par certains autres intervenants; il en résulte le portrait d'un homme complexe et toujours aussi opiniâtre. La biographie filmée du grand comédien britannique Alec Guinness est plus classique dans sa présentation, mais l'utilisation de ses journaux intimes crée, par l'accumulation de non-dits et de sous-entendus, un croquis très fouillé et tout en nuances d'un homme qui interpréta des rôles tout autant dans la vie qu'à la scène et à l'écran.

Pour toutes ces œuvres si différentes, le FIFA a encore démontré sa nécessaire présence sur la scène festivalière montréalaise.